

intervention spéciale de la providence divine, et l'action de Dieu punissant sur les coupables la profanation des choses saintes.

NOUVELLES POLITIQUES.

ANGLETERRE.

—On dit que le duc de Wellington va se retirer des affaires. Il serait remplacé comme ministre dirigeant à la chambre des pairs par lord Stanley.

L'allocation en faveur du collège des jésuites à Maynooth en Irlande, qui n'était auparavant que de 9,000 livres sterling, a été triplée, et il doit être dépensé une somme de 30,000, sous la direction des travaux publics, pour mettre les bâtimens du collège dans un état convenable. L'institution est autorisée à recevoir des legs et à acquérir des propriétés donnant un revenu annuel de 3000. Le bill a passé à sa seconde lecture à la chambre des communes le 3 avril, à la majorité de 102 voix (216 contre 114).

—La Société géologique de Londres vient de recevoir de Calcutta le squelette fossile complet, avec sa carapace, d'une tortue monstre de l'espèce de celles qui jouent un si grand rôle dans la mythologie des Indous.

Ce squelette, qui est le seul de son genre qui existe encore en Europe, a été trouvé au pied de l'Himalaya, dans une couche d'argile qui renfermait aussi des débris fossiles d'ossements de mastodontes, d'hippopotames, de rhinocéros, etc. Sa longueur totale est de dix-huit pieds sept pouces, et celle de sa carapace est de douze pieds trois pouces, mesure anglaise. Aux dimensions colossales près, ce squelette et son test ont une grande ressemblance avec ceux de la tortue terrestre indoue d'aujourd'hui. La Société géologique propose de donner à l'espèce de tortue monstre en question le nom de *colossochelys*.

MATHURIN RENAUD,

OU

LE MODELE DES BONS PERES.

M. de Verzure qui n'avait connu, dans la campagne qu'il habitait avant de venir s'établir à Barmont, que de ces paysans gros, avars, durs et égoïstes, qu'on prendrait plutôt pour des animaux féroces se disputant une proie, que pour des hommes raisonnables, s'adoucissant par une bienveillance mutuelle les peines indispensables de la vie, admirait la vertu de son nouveau fermier, et bénissait intérieurement la religion qui inspire à ses disciples des sentimens si propres à assurer le bonheur du genre humain. "M. Renaud, lui dit-il, j'étais déjà instruit de tout le bien que vous faites, et je n'avais pas besoin d'en être le témoin pour vous donner mon estime; mais j'ai voulu venir vous assurer moi-même de toute celle que j'ai conçue pour vous."

M. Renaud s'entendait mieux à faire de bonnes actions qu'à dire de belles paroles; il ne sut que répondre à un pareil compliment, et ce fut avec une grande peine qu'il balbutia ces paroles: "Mais, Monsieur, je ne fais que ce que je dois, et j'en ai déjà reçu ma récompense, puisque je suis bien plus à l'aise maintenant que quand je me suis établi."

—C'est la preuve de ce que vous me disiez tout à l'heure, que ce qu'on donne aux pauvres, Dieu le rend avec usure; car, indépendamment de vos charités, vous avez eu une nombreuse famille à élever, et je sais que vous n'avez rien négligé pour donner à vos enfans toute l'éducation qui leur était nécessaire.

—Oui, mais rien de plus; ils savent lire, écrire et compter, c'est tout ce qu'il leur faut; le reste leur aurait été plus nuisible qu'utile.

—Vous n'avez donc jamais été tenté d'en envoyer quelques uns à la ville, et de les mettre à même de faire ce qu'on appelle leur chemin.

—Non, monsieur, je les aimais trop pour cela.

—Comment! vous les aimiez trop pour cela? Vous auriez donc regardé comme un malheur de les voir devenir riches?

—Non, certainement, s'ils avaient pu le tenter sans trop risquer de perdre les sentimens de religion que j'ai cherché à leur inspirer, et que je regarde comme plus précieux pour eux que tous les trésors du monde.

—Et ils le sont aussi, M. Renaud; car rien n'est plus vrai que ces paroles de l'Évangile: *Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* Mais, en bien choisissant la personne à qui vous auriez confié vos enfans, vous auriez pu ne pas craindre ce malheur.

—J'aurais pu ne pas le craindre autant, j'en conviens; mais je le craignais encore moins, en les conservant continuellement sous mes yeux. D'ailleurs, même par des motifs purement humains, cette perspective me paraissait trop chancelante pour avoir rien qui pût me séduire. On ne voit que trop de jeunes gens maintenant qui quittent le certain pour l'incertain; l'appât des plaisirs comptent trouver dans les grandes, le désir de se soustraire à la vigilance de leurs parens, la vanité de sortir de leur état, l'espoir de faire une grande fortune les éblouissent, et leur font fermer les yeux sur les dangers

de la carrière qu'ils veulent embrasser: aussi que résulte-t-il de cette ambition devenu trop générale? Dans le commerce, écrasé par le grand nombre de concurrens que présente chacune de ses branches, on n'entend parler que de mauvaise foi, de friponneries, de vols, de banqueroutes; dans la robe, on verrait plus d'avocats que de plaideurs, si, pour gagner leurs dîners, ces messieurs n'étaient devenus, pour la plupart, plus habiles à faire naître et à prolonger les procès, qu'à les éteindre et à les concilier. Les mêmes inconvéniens d'une trop grande concurrence se font sentir dans tous les états, parce que l'orgueil étant aujourd'hui à l'ordre du jour, chacun dédaigne celui de ses pères et veut monter à un autre plus élevé: les résultats que nous voyons de cette manie générale ne sont déjà pas trop flatteurs, ils le deviendront encore bien moins quand elle aura gagné encore plus d'esprits. J'ai voulu en préserver mes enfans, et j'aime mieux les voir gagner honnêtement et gaiement leur pain, en labourant la terre, que les savoir exposés à tant de chance fâcheuses pour le corps et l'âme.

—Vos réflexions sont très justes, M. Renaud, et c'est même une chose assez digne de remarque, que cette ambition de sortir de son état, ait justement pris naissance au moment où la loi déclarait et où tout le monde répétait que tous les hommes, et par conséquent tous les états étaient égaux. Mais ces intentions n'ont-elles point fait de peine à vos enfans?

—Aucune, monsieur; car les enfans n'ont, pour la plupart, d'autres sentimens que ceux qu'on leur inspire ou qu'on leur laisse prendre; j'ai continuellement veillé sur les miens, et, Dieu merci, je n'ai jamais eu à me plaindre d'eux. J'en ai maintenant trois mariés et bien établis, deux autres sont encore auprès de moi, et un sixième a reçu les ordres sacrés, il y aura bientôt un an.

—Un état aussi saint méritait, en effet, que vous fissiez une exception en sa faveur.

—Aussi, loin de m'opposer à ce désir de mon fils, je l'ai secondé de tout mon pouvoir, dès que j'ai pu reconnaître que c'était un véritable esprit de piété qui l'y portait. On a voulu m'en détourner en me représentant que les prêtres n'étaient plus aujourd'hui ce qu'ils étaient avant la révolution, qu'ils étaient peu considérés de beaucoup de monde, mal rétribués et surchargés de besogne; mais je n'ai vu dans toutes ces raisons qu'un motif de plus pour secondar la vocation de mon fils: "S'ils n'obtiennent pas auprès de tout le monde la considération qu'ils méritent, me suis-je dit, ils ont du moins celle de tous les honnêtes gens, et c'est la seule qui soit flatteuse; s'ils ne sont pas riches ici bas, tant pis pour ceux qui s'opposent ainsi à leurs succès; mais pour eux, tant mieux, ils en seront récompensés dans le ciel; s'ils ont beaucoup d'ouvrage, tant mieux encore, ils n'en acquièrent que plus de droits à l'estime des hommes et à l'amour de Dieu."

—Je ne puis que vous approuver, M. Renaud, et vous féliciter d'avoir également bien réussi dans l'éducation de vos autres enfans; tous les parens ne sont pas aussi heureux.

—C'est vrai; mais aussi beaucoup qui se plaignent de leurs enfans ne devraient s'en prendre qu'à eux-mêmes; ils voudraient récolter dans une terre qu'ils n'ont pas ensemencée.

—Mais comment, avec toutes vos occupations, avez-vous pu vous occuper encore du soin de l'éducation de vos enfans?

—Ce soin ne demande ni aucun dérangement, ni aucune perte de tems; si j'avais voulu charger de leur apprendre moi-même à lire et à écrire, à la bonne heure, cela m'aurait nécessairement distrait de mes travaux; mais c'était l'affaire du maître d'école, et je ne m'en occupais que fort peu, seulement pour juger de leurs progrès, et leur donner un mot d'encouragement quand ils en méritaient. Quant à ce qui était de leur inspirer, la crainte de Dieu et l'amour des hommes; de les former à la patience, à la douceur, à la charité, à l'amour du travail, à la fuite du vice; voilà ce que nous regardions, ma femme et moi, comme notre premier devoir, et à quoi nous nous attachions sans cesse; mais tout cela ne demande que de l'attention et une conduite soutenue. Un reproche, une punition, un conseil, une récompense, mais toujours donnés sans aigreur comme sans flatterie, n'étaient pas des choses qui nous demandassent beaucoup de tems; et cependant, c'est à l'aide de cette méthode toute simple, que nous sommes parvenus à les rendre ce qu'ils sont, la joie et la consolation de leurs parens.

—Vous appelez cette méthode simple, et effectivement elle le paraît; mais il faut qu'elle ait bien des difficultés dans l'exécution, car il n'est pas de parens qui n'aient l'intention de l'employer; et je n'ai encore vu que vous à qui elle ait aussi bien réussi.

—C'est qu'il en est d'elle comme de tout ce qui existe; il est possible d'en faire un bon et un mauvais usage, et même ce dernier est